

« Camus dans la presse algérienne des années 1985-2005 » dans *Albert Camus : l'exigence morale, Hommage à Jacqueline Lévi-Valensi*, ss. la dir. de Agnès Spiquel et Alain Schaffner, coll. L'Esprit des Lettres, éd. Le Manuscrit, www. Manuscrit.com, 2006, pp.141 à 161.

Camus dans la presse algérienne 1985-2005

Présentant le numéro spécial de la revue *Europe*, en 1999, Jacqueline Lévi-Valensi constatait que «Camus demeure un acteur de notre modernité » :

« Près de quarante ans après sa mort, il reste étonnamment présent dans la sensibilité et la réflexion contemporaines. Il ne se passe guère de semaine sans qu'une émission de radio ou de télévision, un article de presse, une déclaration publique d'un politique, d'un écrivain, d'un philosophe ne contiennent une référence à l'œuvre, le rappel d'une prise de position, une allusion plus ou moins précise, à l'homme ou à ses écrits»¹.

Il ne nous a pas paru incongru d'adapter ce constat au discours médiatique algérien de ces vingt dernières années. L'écrivain n'était pas absent auparavant mais la référence à ses textes fonctionnait à partir d'une auto-censure conditionnée par le verrouillage imposé par les prises de position de Ahmed Taleb Ibrahimy au lendemain de l'indépendance alors qu'il était ministre et occupait donc une position de pouvoir fortement idéologique.

Au cours de l'année 1998-1999 alors que se préparait le numéro d'*Europe* sur Albert Camus, j'ai tenté, sous l'impulsion de Jacqueline Lévi-Valensi, une première approche de cette question. Je voudrais aujourd'hui reprendre et poursuivre, répondant au souhait qu'elle a fermement exprimé alors et par la suite.

Pourquoi le choix de la presse ? D'abord parce que cela donne, dans le temps imparti à cet hommage, un corpus circonscrit. Ensuite parce que ce corpus est représentatif de l'opinion commune légitime sur une question donnée ; d'autant plus qu'on a affaire à l'Algérie où le livre est rare et où, en conséquence, les journaux ont un poids déterminant dans la perception de l'opinion, surtout depuis leur multiplication à la fin des années 80.

La période choisie répond à un fait objectif, la parution d'un long article en 1985, l'année même qui a suivi mon étude, *Un étranger si familier*² qui avait provoqué quelques remous parmi les lecteurs, professionnels ou non. 1985 : cela évite aussi d'établir une équivalence tentante mais un peu forcée entre ce que l'on peut nommer « un retour à Camus » et l'ouverture démocratique de l'après octobre 1988.

De quelques articles où surgit la référence camusienne³

1- La double page de **Mustapha Chelfi** dans l'hebdomadaire *Algérie Actualité*, en 1985⁴, sous le titre « Camus l'Etranger, Albert l'Algérien ». Le chapeau de l'article donne vraiment les trois positions essentielles des Algériens :

¹ - Jacqueline Lévi-Valensi, « Regards sur l'homme, lecture de l'œuvre », introduction au numéro d'*Europe* consacré à l'écrivain en 1999.

² - Christiane Achour, *Un étranger si familier – Lecture du récit d'Albert Camus*, Alger, Ed. ENAP, 1984, 93 p. Résultat d'un travail mené successivement à Annaba en 1981-1982 puis à Alger, en 1982-1983, avec une équipe d'universitaires.

³ - Nous ne prétendons pas à l'exhaustivité mais nous dressons un cadre de réflexion qui peut être enrichi par d'autres études. Cf. ainsi des références en note 6.

⁴ - N°1040, 19 au 25 septembre 1985, pp. 26 et 27.

« En France, c'est un écrivain consacré et ses livres sont devenus des classiques. En Algérie, Albert Camus, ce sont encore des passions mal éteintes. Pour certains, il a fait tout ce qu'il pouvait, pour d'autres il a été en deça de ce que sa réputation, ses principes et ses écrits laissaient espérer. Pour tous, il demeure cependant un styliste éblouissant, et lui qui ne dédaignait jamais de taper dans un ballon, une sorte de Beckenbauer de la littérature. Entre ce marteau des uns et cette enclume des autres, Albert Camus s'est trouvé mortifié de ce qu'il n'ait pu apporter « plus de joie » autour de lui. Dans cet entretien imaginaire, Albert Camus retrace quelques périodes-phares de sa vie ».

C'est un texte particulièrement intéressant et nuancé pour la presse de l'époque et l'adoption d'une forme – un entretien imaginaire –, induisant une grande proximité du journaliste à l'écrivain.

2- Reportage de **Mustapha Talaslimane** dans *El Moudjahid* du 9 mai 1990, article de commémoration du 8 mai 1945 en Algérie portant sur un séminaire organisé à Sétif, à cette occasion. Le chapeau se détache nettement sur la première colonne de gauche en gras :

« L'Algérie est plongée dans une crise économique et politique. Dans cet admirable pays qu'un printemps sans égal couvre en ce moment de ses fleurs et de sa lumière, un peuple souffre »⁵. Albert Camus touché par la souffrance de la population algérienne a écrit ce beau paragraphe au journal « Le Combat » (sic) dans la première semaine de mai 45 ».

L'article enchaîne immédiatement : « Dans l'exposition qui se tient dans le hall de la Maison de la culture de Sétif, la misère, la souffrance, la faim sont évoquées mais on ne voit nulle part le printemps. Les photos – des documents inédits –, sont des témoins accablants d'un crime atroce commis de sang-froid sur une population sans défense ».

3- « Notes de lecture – Quelques siècles pour rien ... » d'**Achour Cheurfi** dans *El Moudjahid* du 1^{er} avril 1991 : c'est le compte-rendu d'un ouvrage de Paul-Albert Février, *Approches du Maghreb romain*, chez Edisud. Au détour d'un paragraphe apparaît Camus, cité certes par Février mais que choisit de citer à nouveau Achour Cheurfi alors que ses notes sont brèves et qu'il n'indique souvent que le titre des chapitres de l'ouvrage. Cette citation est donnée à propos de l'interprétation du personnage historique de Tacfarinas sur laquelle Février ne veut pas trancher, déléguant sa voix à Camus dans *Noces* (« Le Vent à Djemila ») :

⁵ - La citation d'origine : « L'Algérie de 1945 est plongée dans une crise économique et politique qu'elle a toujours connue, mais qui n'avait jamais atteint ce degré d'acuité. Dans cet admirable pays qu'un printemps sans égal couvre en ce moment de ses fleurs et de sa lumière, des hommes souffrent de faim et demandent justice. Ce sont des souffrances qui ne peuvent nous laisser indifférents, puisque nous les avons connues.

Au lieu d'y répondre par des condamnations, essayons plutôt d'en comprendre les raisons et de faire jouer à leur propos les principes démocratiques que nous réclamons pour nous-mêmes. Mon projet, dans les articles qui suivront, est d'appuyer cette tentative, par le simple exercice d'une information objective ». Série d'articles parus dans *Combat* en mai 1945. In *Chroniques algériennes, 1939-1958*, Gallimard, rééd. Folio essais n°400, p. 97.

Dans le reportage sur la Kabylie, en 1939, on pouvait lire déjà dans le premier article du 5 juin 1939, « La Grèce en haillons » : « Si je pense à la Kabylie, ce n'est pas ses gorges éclatantes de fleurs ni son printemps qui déborde de toutes parts que j'évoque, mais ce cortège d'aveugles et d'infirmités, de joues creuses et de loques qui, pendant tous ces jours, m'a suivi en silence.

Il n'est pas de spectacle plus désespérant que cette misère au milieu d'un des plus beaux pays du monde ».

Réédition de ces reportages aux éditions Zirem, Akfadou-Béjaïa, 2005, p. 19. NB : ce premier article n'est pas reproduit dans la réédition de Folio-Gallimard qui commence avec l'article du 6 juin seulement, selon la reprise en volume souhaitée par Camus.

« Des hommes et des sociétés se sont succédé là, des conquérants ont marqué ce pays par leur civilisation de sous-officiers. Ils se faisaient une idée basse et ridicule de la grandeur et mesuraient celle de l'empire à la surface qu'il couvrait. Ce miracle, c'est que les ruines de leur civilisation soient la négation même de leur idéal ».

Par ce choix, seule citation du compte-rendu, comment ne pas penser qu'on veuille attirer l'attention du lecteur sur un jugement de Camus sur la colonisation romaine ?⁶

4- En 1991, dans une nouvelle du *Nouvel Hebdo*, **Aziz Chouaki** réunissait les écrivains algériens en une soirée baroque où Albert Camus côtoyait Isabelle Eberhardt, l'émir Abdelkader et Kateb Yacine....

5- 1992 : la tournée de conférences qu'Olivier Todd donne dans plusieurs villes d'Algérie en novembre 1992 est largement couverte par la presse, surtout la nouvelle presse indépendante. Trois pages entières lui sont consacrées dans *El Watan*⁷. Sous le titre, « Sur les traces de Camus » est publié un entretien avec Olivier Todd par **Houda Bouchaïb**, suivi de « Sartre-Camus, les raisons d'un divorce », compte-rendu de la conférence par **H. Karboua**. Les propos sont fidèles à ceux de Todd. Ce qui retient est la large plage éditoriale consacrée plus peut-être à l'« écrivain » qu'à son biographe ou O. Todd comme prétexte pour parler de celui dont on ne parle pas trop ...

Camus est donc alors dans l'air du temps... algérien, d'où l'article suivant.

6- **Arezki Metref** publie un article, en très bonne place, sous le titre : « Camus sera-t-il un jour algérien ? » dans *Ruptures*, nouvel hebdomadaire indépendant créé par Tahar Djaout⁸, avec un portrait dessiné de Dahmani. Le journaliste algérien prend position contre Todd pour affirmer l'irréductible étrangeté de l'Algérie de Camus par rapport à celle des Algériens. Au début de son article, Metref propose une modification de la déclaration de Stockholom, au style direct :

« Parce que c'est conforme à ses idées, à ses idéaux d'homme de gauche, à ses sentiments de démiurge des révoltes qui portent la justice, Camus dit spontanément, naturellement : « J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner celle du système colonial qui ne s'est pas contenté de maintenir le peuple algérien dans une condition de sous-humanité livrée pieds et poings liés aux seigneurs de la terre, de la vigne, de l'alfa. Je dois le condamner parce qu'aujourd'hui, il jette dans la bataille une des plus grandes armées du monde pour défendre ses privilèges et maintenir une situation déjà condamnée par l'histoire. Je dois condamner la violence perpétrée par l'armée française, volant au secours du colonialisme, contre des civils innocents. J'aime ma mère et je crois à la justice. Mais s'il advenait que ma mère piétine la justice, je défendrai la justice ».

Cessons de rêver. Camus n'a pas dit cela ».

⁶ - Manifestement ce journaliste qui fait un travail intéressant dans le domaine de la mémoire littéraire et artistique, reste, en ce qui concerne Camus, sur des positions crispées lorsqu'il l'exclut de son recensement, *Ecrivains algériens – Dictionnaire biographique*, Casbah Editions, 2003 alors qu'il inclut Jean Pélégri et d'autres ; ou lorsqu'il ne le recense pas, au moins, dans son premier dictionnaire, *Mémoire Algérienne – Dictionnaire biographique*, éd. Dahlab, 1996. Cf. sa note 10, p.12 du dictionnaire des écrivains, très approximative. Il donne deux références qui m'ont échappée. Ahmed Benzelikha, « Lettre à Monsieur Camus (et à d'autres) », dans *Le Quotidien d'Oran* du 21 février 2002. Larbi Boudjelal, « Albert Camus, cet écrivain algérien inconnu » (en arabe) dans *Al Youm* du 26 septembre 1999.

⁷ - *El Watan Culture*, 24 novembre 1992, trois pages entières pp. 13 à 15.

⁸ - N° du 13 au 19 janvier 1993. *Ruptures* s'arrêtera quelques semaines plus tard avec l'assassinat de Tahar Djaout.

Suit un réquisitoire en règle contre les positions de Camus face à l'indépendance de l'Algérie, un rejet de la proposition qui aurait été celle d'Olivier Todd de séparer le politique du littéraire chez Camus et enfin un constat qui tombe comme un couperet : Camus fut un écrivain algérien du temps de la colonisation, la colonisation n'est plus, donc Camus n'est plus un écrivain algérien. CQFD ! **« L'Algérie de Camus n'est décidément pas la nôtre ! »** L'énoncé final sonne comme une fin de débat :

« Nous continuerons à lire avec plaisir et un intérêt toujours renouvelé cet immense écrivain français qu'est Camus ».

7- En juillet 1994, dans *Algérie Actualité*⁹, **Abdelkader Djemaï** publie une chronique intitulée « Camus à Oran ». Elle sera reprise l'année suivante sous forme de livre avec une préface d'Emmanuel Roblès et des illustrations, aux éditions Michalon à Paris. Un texte en sympathie qui suit les itinéraires effectifs ou probables de l'écrivain dans la ville et où le journaliste conclut en reposant, sous forme de regret, la fameuse question de l'absence des Arabes dans *La Peste*.

8- L'été 1995, l'hebdomadaire *La Nation* consacre une pleine page à Camus sous le titre : « Entre l'enfer et la raison »¹⁰. Le journaliste, **Youcef Zirem**, met en relation des éditoriaux de *Combat* avec la situation que vivent les Algériens. Il choisit ainsi un florilège de citations camusiennes pour faire parler l'actualité : sur le métier de journaliste, sur l'action dans une situation désespérée, sur la justice face au pouvoir, sur la destruction de l'homme par l'homme, sur la peur, sur la répression en Algérie en 1945 ou à Madagascar :

« Nous faisons, dans ces cas-là, écrit Camus, ce que nous avons reproché aux Allemands de faire » et de poser deux questions : **« Oui ou non, directement ou indirectement, voulez-vous tuer ou violenter ? Tous ceux qui répondront non à ces deux questions sont automatiquement embarqués dans une série de conséquences qui doivent modifier leur façon de poser le problème ».**

Et, à la suite de Camus, ainsi convoqué dans l'actualité de 1995, Youcef Zirem interpelle son lecteur : **« Et, toi, ami lecteur, comment réponds-tu à ces deux douloureuses interrogations ? »**

9- Contradictoirement, dix huit mois plus tard, le même hebdomadaire, *La Nation*¹¹, en décembre 1996, publie un article au vitriol, signé du pseudonyme de **Mohamed Iqbal** sous le titre « Nos élites souffrent-elles du syndrome camusien ? » Le « journaliste » distille son venin et sa malveillance malhonnête pour enfoncer le clou de l'inadéquation de Camus à l'Algérie comme d'une cause irréfutable et entendue puisqu'elle devient matrice d'une position intellectuelle traduite par l'expression « syndrome camusien ». C'est, en réalité, un

⁹ - N°1499, semaine du 5 au 11 juillet.

¹⁰ - Hebdomadaire, 15 au 21 août 1995. Le titre choisi renvoie, pour le lecteur algérien, à une connivence avec le titre du recueil poétique, *L'Enfer et la folie*, de Youcef Sebti, lui-même assassiné quelques mois avant, de manière atroce et qui, outre la poésie et son enseignement de sociologie à l'Institut National d'Agronomie, revenait avec obsession sur les écrivains d'Algérie d'avant l'indépendance. Il avait publié dans le N°1286 du 27 octobre 1988 de *Révolution Africaine*, « Albert Camus dans son miroir » à la suite de la réédition de *L'Etranger* dans la coll. de poche El Aniss, de l'ENAG (édition algérienne d'état). Dans le style assez hermétique qui lui était habituel, on pouvait lire, entre les lignes, une condamnation ironique de l'auteur avec toute l'ambiguïté que recèle l'ironie. L'article comprend trois pages denses, pp. 40 à 42 qui sont une lecture du roman et du positionnement politique de Camus.

¹¹ - N°1499, semaine du 5 au 11 juillet, 3^{ème} semaine de décembre 1996.

tir à double coup : il vise, au-delà de Camus, tous les écrivains francophones, avec une hargne particulière contre Dib et Mimouni. Ces écrivains et intellectuels francophones que l'on retrouverait dans les rouages du pays (sic), sont donc responsables de l'échec qui est le sien. C'est l'article le plus haineux qu'il nous ait été donné de lire pour la décennie étudiée¹².

10- Dans l'espace « Publicité » du quotidien, *Liberté*, du 18 février 1997, on trouve un « communiqué » du **Dr. Mohamed Hadeff** pour la réunion des hommes de bonne volonté, désireux d'une Algérie ouverte et fraternelle. La conclusion du texte convoque Camus avant et avec... le *Coran* ! :

« Méditons tous que la vraie générosité envers l'avenir consistera à tout donner au présent (Camus). Nous marchons avec notre foi, notre détermination et notre confiance pour ouvrir la porte à l'espérance. Dis : agissez ! Dieu verra vos actions ainsi que son Prophète et les croyants (Sourate 9, verset 104). Pour notre seule mère : l'Algérie, et l'avenir des Algériennes et des Algériens ».

11- Dans *Le Matin* d'août 2001¹³, **Yasmina B.** rend compte du livre de José Lenzini, « L'Algérie de Camus de José Lenzini – Entre l'exil et le royaume ». Ce compte-rendu est assez strictement descriptif à l'occasion de la réédition de l'ouvrage en Algérie et reconstitue le « parcours » algérien de Camus. Toutefois, le paragraphe introductif est plus « coloré » puisque pointe l'opinion de la journaliste, très discrètement toutefois :

« Entre l'Algérie et Albert Camus, une longue histoire d'amour et de dépit, une intarissable source d'écritures. Les thèses foisonnent sur son œuvre, les polémiques ne sont pas tout à fait éteintes et les prismes de lecture divergent. José Lenzini, lui, nous donne à regarder l'Algérie par les yeux et les lettres de Camus ».¹⁴

12 – Dans *El Watan* du 26 mai 2004, **Yacine Alim** sous le titre, « Plaidoyer pour une algérianité », rend compte de la sortie de mon livre *Albert Camus et l'Algérie* aux éd. Barzakh à Alger en un compte-rendu biaisé par la lecture et l'écoute qui furent les siennes, lors d'une rencontre dans une librairie de Blida, pourtant passionnante et où le public était intéressé par une approche différente de Camus. La conclusion est toujours de la même veine comme de nombreuses allusions ici et là, dans l'article :

« Lorsque Christiane Chaulet Achour affirme que *L'Etranger* est un livre écrit pour les Algériens, c'est Malek Hadad et Mostefa Lacheraf qui lui répondent en soulignant l'absence sidérale des Algériens dans l'œuvre de Camus. Un auteur au talent certain, qui aura manqué de

¹² - Nous en avons déjà fait l'analyse dans un *Bulletin de la Société des Etudes Camusiennes*, n°44, avril 1997.

¹³ - n°2881, 15 août 2001.

¹⁴ - Signalons qu'au moment de sa parution chez Edisud en 1987, Abdelkader Djeghloul lui avait consacré dans un journal algérien à Paris, *L'Actualité de l'Emigration*, n°115, 7 au 13 janvier 1988, un compte-rendu très élogieux, marqué néanmoins de petites banderilles : « José Lenzini nous rend magnifiquement l'essentiel : le regard irremplaçable de Camus lorsqu'il parle de « sa » terre, qui n'est pas « son » pays. L'on savait déjà Tipasa, on redécouvre les plages d'Oranie mais aussi la steppe où se joue son impossible enracinement dans un pays où, sous la permanence du règne minéral, sourd la contestation d'un peuple. Camus préférera le désert parisien et la « Provençalgie ». Incontestablement, José Lenzini a trouvé le ton juste. Il a su mobiliser les paroles des amis de Camus, une riche iconographie et sa propre écriture pour faire revivre un homme et un grand écrivain qui eut l'Algérie dans le « ventre » sans avoir le peuple algérien dans « le cœur ». Pour rendre justice à Camus et à l'Algérie, il fallait le faire. C'est fait, merci. »

lucidité, voire tout simplement de courage, au moment le plus crucial de la guerre d'indépendance ».¹⁵

13- Compte-rendu d'**Hassan Gherab** dans *La Tribune* (Algérie) du 6 juin 2004, de l'ouvrage *Albert Camus et l'Algérie*. La description de l'ouvrage est précise. Le journaliste conclut :

« Le livre tel qu'il se présente apparaît comme l'une des pièces manquantes devant compléter l'image encore incomplète que les lecteurs ont de Camus, de son œuvre mais surtout de leurs liens avec le milieu, la société, l'Algérie colonisée ».

14- *Al Khabar*, quotidien en langue arabe, publie le 8 août 2004 un article suivi d'un entretien avec **Hamid Abdelkader**, sous le titre, libre traduction d'un de mes propos : « Camus n'est pas un écrivain colonialiste mais un écrivain algérien » ; l'article prend pas moins de sept colonnes de ce quotidien de langue arabe très lu. On y note une approche particulièrement ouverte et attentive à une démarche critique, de la part de ce journaliste qui a pris la peine de faire suivre son compte-rendu d'un entretien avec l'auteur et de renouveler sa lecture en ne tombant pas dans les ornières habituelles et en posant pourtant les questions inévitables dans le contexte algérien.¹⁶

15- *Djazair News* [Djazair écrit en arabe] du 2 septembre 2004, hebdomadaire de langue arabe, a consacré toute sa dernière page à un entretien avec quatre journalistes de la page culturelle : fait nouveau dans la presse algérienne, la moitié de la page en question paraît régulièrement en français. L'entretien eut lieu au siège du journal pendant trois heures¹⁷. L'article est écrit par un jeune journaliste, **Hacen Ouali**, dont la lecture de l'ouvrage critique est d'autant plus exacte qu'il a toujours dans son cartable... *L'Etranger* qu'il lit et relit... et qu'il était encouragé par l'écoute attentive de ses confrères sans qu'il y ait eu renoncement à un débat vif.

16- Dans *El Watan* du 13 juin 2005, la page « Oran info » contient le compte-rendu du colloque d'Oran sur Camus du 11 et 12 juin, sous la plume de **Djamel Benachour**, « Regards croisés sur un écrivain à redécouvrir ». Notre propos n'est pas de rectifier un compte-rendu assez approximatif du colloque mais de lire la manière dont il a été perçu et « rapporté » au public. Outre le titre, le chapeau retient :

¹⁵ - Pour que les choses soient claires pour les lecteurs peu habitués aux raccourcis de notre presse, Malek Haddad est décédé depuis longtemps et Mostefa Lacheraf n'était pas présent à la rencontre ! Le journaliste fait sans doute allusion pour le premier à son essai « Les zéros tournent en rond » où Malek Haddad était plus occupé à répondre, pour le contrer, à Jean Sénac qu'à Camus. (J. Sénac avait fait paraître *Le Soleil sous les armes*, M. Haddad rejetait toute appartenance nationale aux « pieds-noirs » quel que soit leur engagement pour l'indépendance). Quant à Mostefa Lacheraf, j'ai rendu compte, dans mes ouvrages, de sa position nuancée sur A. Camus. Leurs noms sont utilisés, dans « l'argumentation » du journaliste comme arguments d'autorité pour prouver mes erreurs de lecture.

¹⁶ - L'entretien qui avait été traduit pour *Al Khabar* a été publié en français par la revue de femmes en Méditerranée, *Etoiles d'encre* (Sidi-Bel-Abbès et Montpellier), n°19-20, octobre 2004, accompagné d'un compte-rendu de l'ouvrage par Maïssa Bey, pp. 296 à 302.

¹⁷ - En dehors de ces quatre journalistes, le déroulement de la rencontre peut être évoqué puisque d'autres journalistes entraient, restaient un moment ayant tous un point de vue à exprimer sur Camus. A la fin, je fus reçue par le responsable du journal, H'mida Ayachi, journaliste arabophone connu par ses positions de démocrate, ayant participé à l'expérience théâtrale de Kateb Yacine à Sidi-Bel-Abbès. Cf. *Les Belles Etrangères – 13 écrivains algériens*, éd. de l'aube/éd. Barzakh, 2003.

« Il est question d'une meilleure compréhension, peut-être une réhabilitation, en mettant un peu d'humanité dans un mythe, celui d'une œuvre qui n'a pas tout dit ».

Le journaliste donne essentiellement les noms des intervenants qui montrent déjà l'éventail de plus en plus ouvert d'intellectuels algériens travaillant avec objectivité sur Camus et le titre de leurs communications. Rien n'est dit du public, de l'atmosphère du colloque et de la seconde journée avec les premiers pas d'une adaptation de *L'Etranger* par une jeune troupe de théâtre oranais et de danse. Mais il est tout de même la preuve qu'on peut écrire sur Camus sans tomber dans la polémique habituelle sur laquelle plus rien de nouveau n'est à dire.

17- *Liberté* du 1^{er} novembre 2005, a rendu compte, par son journaliste **Yacine Kenzy**, du colloque de l'ACB¹⁸ : « Colloque sur Albert Camus à Paris – Comprendre l'homme de tous les malentendus ». Ici, comme précédemment, le compte-rendu est assez approximatif : l'ordre des intervenants n'est pas respecté, certaines interventions sont passées sous silence, la plupart des autres déformées (les propos des uns sont attribués aux autres, etc.). Commençant par quelques phrases reprises à l'intervention de Nabile Farès puis picorant dans une argumentation dont la logique n'est pas perçue de C. Chaulet Achour, le journaliste oublie l'intervention de Denise Brahimi, préoccupé surtout de laisser le dernier mot aux deux intervenants qui ont avancé une critique idéologique assez éloignée des textes : Henri Alleg et Hassan Hirèche. Avec ce dernier, on a eu droit à une lecture spontanéiste et pseudo-scientifique de « Misère de la Kabylie » qui serait un texte colonialiste et méprisant les Kabyles. Avec Henri Alleg, on a entendu le chapelet aux grains bien modelés des méfaits et erreurs politiques de Camus dont on ne peut pas dire, tout de même, semble-t-il, qu'il ait été un colonialiste acharné... Mais, comme le signale le chapeau de l'article : « la salle était archi-comble » et le public, dans son ensemble, « intéressé et connaisseur » même si la parole a été monopolisée par ceux qui n'avaient peut-être jamais vraiment lu Camus. Le journaliste se plaît à souligner le malentendu et l'ambiguïté.

A l'issue d'une telle rencontre, on est partagé entre l'impression d'avoir régressé par rapport à des débats algériens sur Camus qui avaient enfin décollé de « la justice et ma mère » et la satisfaction qu'une après-midi consacrée à Camus en 2005 ait réuni autant de personnes du milieu associatif et soulevé une telle passion. Mais « l'autre » Camus qu'ambitionnait de faire surgir Arezki Metref, organisateur de la rencontre, ressemblait bien au Camus de toujours tel qu'il est campé par nombre de journalistes et consommé, sans lecture des œuvres, par le grand public.

Quelles grandes tendances peut-on extraire de ces articles ?

Il faut remarquer tout d'abord que la presse la plus lue est représentée. La presse d'avant 1988, au temps du Monopole d'état est, bien entendu, représentée par le quotidien national *El Moudjahid* mais également par l'hebdomadaire de tendance « progressiste », *Algérie Actualité*. Après 1988, on a quatre hebdomadaires importants dont trois en français (et qui n'existent plus aujourd'hui pour diverses raisons) : *Le Nouvel Hebdo*, *Ruptures* et *La Nation* ; et un en arabe, *Djazair News*. Pour les quotidiens, quatre quotidiens francophones : *El Watan*, *Liberté*, *Le Matin* et *La Tribune* et un quotidien en arabe, *Al Khabar*.

Les journalistes qui signent les articles sont, pour la plupart, des journalistes connus et reconnus ; il faut toutefois préciser que la critique littéraire journalistique n'est pas aussi

¹⁸ - ACB = Association Culturelle Berbère qui a son siège à Paris dans le XX^e et dont Arezki Metref s'occupe activement du volet culturel. Il est l'auteur de l'article recensé ici sous le N°6.

professionnelle qu'on pourrait le souhaiter en Algérie. Les journalistes abordent l'œuvre camusienne lors de la sortie d'un ouvrage, de la tenue d'une conférence, d'une rencontre ou d'un colloque.

Nous déterminerons quatre tendances :

* **Le réflexe citationnel** qui est intéressant non pas tant pour une connaissance des œuvres de Camus mais pour le degré de familiarité que les journalistes entretiennent avec lui et qu'ils supposent chez leurs lecteurs puisque la citation n'est jamais accompagnée d'explications supplémentaires sur l'écrivain. On peut avancer alors que Camus ferait partie d'une réserve potentielle de références. A ce titre, les références 2, 3 et 10 sont très éloquentes mais la plupart des autres participent de cette connivence.

* **Le blocage sur le politique** : dans cette tendance, nous avons toute une gamme qui va de la condamnation pure et simple à une position plus nuancée. Le point extrême de rejet existe et existera. Camus ne peut échapper à une appréciation en fonction de ses positions citoyennes au moment de la guerre de libération, pour toute une génération encore. Le fait qu'il se soit engagé avec force et du « bon » côté pour d'autres causes nombreuses (Espagne, Résistance au nazisme, pays de l'Est, etc...) augmente encore le dépit algérien. Peut-être n'a-t-on pas encore assez pesé et apprécié dans sa complexité le fait socio-historique de la colonie de peuplement avec ce que cela implique au niveau des individus et de l'approche du contexte. Face à l'Algérie, et en dehors de toute polémique philosophique ou autre, Camus ne peut être Sartre et... inversement, parce que, justement, il est « fils du pays » ! (Les articles 5, 6, 9, 11, 12, 16, 17).

* **La concession du style** qui veut dégager l'écriture littéraire du politique. Cette position est difficilement soutenable pour n'importe quel écrivain et particulièrement pour Camus. Les positions politiques s'investissent dans la création, non pas de façon mécanique et consciente mais beaucoup plus subtilement ; le style n'est pas un ornement des idées. Ce que l'on écrit et la manière de l'écrire participent conjointement aux significations que l'œuvre construit. Par ailleurs une création n'est pas donnée une fois pour toutes, ni figée dans le temps et l'espace et s'il y a évolution de l'écriture dans un parcours d'écrivain, il y a aussi des lisibilités qui se construisent à partir de connaissances et de contextes mieux maîtrisés. (La plupart des articles de la tendance précédente).

* **Le retour à l'œuvre camusienne par la lecture de la complexité de ses textes.** Les articles 1, 4, 7, 8, 13, 14, 15. Ce travail qui serait plus sensible si notre corpus avait inclus les analyses d'écrivains et de critiques littéraires (mémoires, thèses, ouvrages), permet de constater que certaines œuvres restent « collées à leur temps » alors que d'autres y échappent par leur capacité à investir l'universel. L'universel n'est pas compris ici comme une dilution de l'engagement de l'humain dans un ensemble mal défini, mais par la capacité d'une œuvre à prendre à bras le corps de grandes questions humaines, à partir de leur temps, mais en le dépassant. Cette perspective n'exclut pas l'examen de l'œuvre au regard de prises de positions partisans contingentes mais permet de constater que « ma mère et la justice » sera sans doute caduque d'ici quelques années alors que des milliers de lecteurs continueront à lire *L'Etranger*, *La Peste*, *La Chute*, les nouvelles et les essais de Camus et qu'ils y découvriront un pays et ses contrastes. En ce sens, le texte camusien propose bien « une morale en action », matrice pour chacun de réflexion sur le présent qu'il vit : presque tous les articles recensés le manifestent même si la plupart d'entre eux bloquent sur le politique pendant la guerre de libération.

Il est certain que les avancées et les études les plus intéressantes sont celles qui prennent à bras le corps le texte et apprennent à relativiser la déception ressentie face au regard sélectif de Camus sur la majorité ethnique du pays. Il évoque les siens plutôt que les autres, s'appuyant sur ce qu'il connaît bien du pays ; il avance dans le champ politique, au moment de l'entrée en rupture violente de l'Algérie, une position mitoyenne qui n'a pu être entendue à cette étape historique où le rendez-vous d'une négociation sans les armes avait été raté en grande partie du fait d'un pouvoir colonial intransigeant dont il avait dénoncé le manque d'équité et de justice en 1939, en 1945 et même après.

Lorsqu'on parvient à cette relativisation, on peut alors engager un véritable prise en considération des textes. On trouve cette démarche chez nombre d'écrivains algériens ou d'Algérie et sans les citer tous, chez Malek Alloula, Maïssa Bey, Aziz Chouaki, Abdelkader Djemai, Nabile Farès, Leïla Hamoutène, Abdelmadjid Kaouah, Waciny Laredj, Nourredine Saadi, Boualem Sansal, Youcef Zirem ou Annie Cohen, Jean-Jacques Gonzalès, Michèle Villanueva, Alain Vircondelet et Jean-Claude Xuereb : chacun d'eux mettant sa pierre à la mosaïque algérienne et reconnaissant l'antériorité camusienne. Mais il y a du chemin à faire, au niveau de l'opinion publique algérienne, pour arriver à sortir de la polémique¹⁹.

Camus n'est pas seul en cause ; il pâtit aussi d'une régression de la lecture littéraire, de l'absence de véritables lieux d'échanges sur ces questions et de difficile transmission de ce savoir. Mais tout ce qui précède montre que l'on est sur un terrain où il n'y a ni indifférence, ni oubli et où le retour à la lecture par des générations plus distantes des événements de la guerre d'indépendance, grâce à l'édition des textes, ne peut que produire une autre relation écrivain/lecteur²⁰.

L'Etranger de Camus fut la sixième oeuvre de la collection de poche qu'initia l'ENAG, en 1988, avec une présentation de Taïeb Bouguerra²¹. Tout récemment, une toute jeune maison d'édition a choisi de rééditer *Misère de la Kabylie* comme deuxième ouvrage de son lancement. Offert au public sous une couverture particulièrement attirante, *Misère de la Kabylie*, reproduit les articles tels qu'ils ont été publiés dans *Alger-Républicain*, suivi du discours de Stockholm et enrichie d'une présentation nécessaire pour le public algérien d'aujourd'hui. En sept pages bien documentées l'éditeur, Hamza Zirem, resitue le travail du jeune reporter, montrant que si ce type de sujet n'est pas inhabituel, la manière de le traiter de Camus est parfaitement singulière. Les références à d'autres reportages de l'époque sont précieuses pour mieux apprécier l'originalité de son regard. Pour n'en donner qu'un exemple, *La Dépêche Algérienne* va contrer l'enquête de Camus par un reportage de R. Frison-Roche, « Kabylie 39 » du 8 au 17 juin 1939 dans lequel Frison-Roche écrit : « Je ne suis pas du même avis que certains ; la France a fait de belles et grandes choses en Kabylie et il faudrait pour nier une telle évidence se boucher volontairement les yeux et s'obstiner à ne voir en tout que le mauvais côté des choses »²².

¹⁹ - Un triste exemple en a été donné encore avec la parution d'un ouvrage polémique, très mal informé et argumenté avec malveillance, celui qu'ont publié les éditions APIC à Alger, en 2005, *Albert Camus, l'assassinat post-mortem*.

²⁰ - François Chavannes a publié, en 2005, un ouvrage d'introduction à l'œuvre camusienne dans une collection sur les écrivains qu'il inaugure, « Tel qu'en lui-même », éd. du Tell à Blida. L'excellente présentation de José Lenzini, *Albert Camus*, aux éd. Milan, Toulouse, 1995, Les essentiels, devrait être rééditée à Alger, en 2006.

²¹ - Extrait : « Chantre admirable de la beauté, du charme de la terre algérienne, il contribua par l'audience universelle de son œuvre à faire connaître et à immortaliser la douceur de nos rivages, la tendresse de nos cieux, la beauté de nos villes ou l'ensorcelante fascination du Sahara ».

²² - Mise en parallèle extrêmement éclairante et qui n'est pas habituellement évoquée même par ceux qui ont analysé cette enquête de Camus.

L'enquête de Camus est ensuite présentée méthodiquement et « dans son intégralité ». L'éditeur poursuit :

« C'est un humaniste qui est resté, durant toute sa vie, à l'écoute des voix bafouées par les forts du moment (...) Une œuvre importante qui reste à décrypter. Albert Camus est aussi un grand journaliste. Au moment où ses collègues se contentent du superflu et se soumettent à l'ordre établi, l'ancien étudiant de la faculté centrale d'Alger ne passe pas par trente six chemins pour aller jusqu'à la profondeur des choses, pour rapporter la réalité telle qu'elle est, même si durant l'époque coloniale, la liberté d'expression avait ses limites ».

L'éditeur donne alors les raisons de cette réédition :

« Ces textes forts et authentiques sont méconnus par un large public en Algérie et ailleurs. C'est, entre autres, pour cette raison que nous avons envisagé leur publication (...) Ce livre est un saut dans le passé, mais aussi une passerelle entre le présent et l'avenir. Lire et relire Albert Camus est l'un des chemins qui mènent vers une Algérie réelle, cette terre généreuse qui a vu naître de grands esprits à l'instar de l'auteur merveilleux de *La Chute* ».

Quant à Youcef Zirem, frère de cet éditeur et dont on a noté l'article en 1995, il déclarait récemment :

« Camus est mon grand frère ; je l'ai toujours considéré comme Algérien, à part entière... Personne ne peut dire le contraire s'il a un minimum de lucidité et de sincérité... Lorsque l'Algérie deviendra démocratique, on se rendra compte de l'immensité des quêtes d'Albert Camus pour son pays qu'il n'a jamais cessé d'aimer... J'ai avec Camus la même patrie: la terre et les valeurs humaines. Camus est un humaniste incomparable ; c'est aussi un artiste, un créateur de génie. J'ai écrit l'article dans *La Nation* en 1995 pour interpeller mes lecteurs, pour leur dire que Camus avait vécu le même enfer que nous vivions à ce moment-là... Pour leur dire que la violence, toute violence d'où qu'elle vienne est toujours condamnable... Camus n'a jamais triché; il est resté une conscience que nul pouvoir n'a réussi à corrompre... Il n'avait pas fait l'effort de comprendre la culture musulmane dans ses profondeurs mais il était prisonnier de son milieu, de sa position et cela je le comprends... »²³

Une nouvelle étape sera à observer, celle du premier grand colloque international qu'organise le Département de français de l'Université d'Alger en avril 2006 à Tipasa, sous le titre, « Camus et les Lettres Algériennes : l'espace de l'inter-discours » et dont la grande absente sera, malheureusement, Jacqueline Lévi-Valensi.

²³ - Entretien avec Youcef Zirem par C. C. Achour, Paris, octobre 2005, à paraître en 2006 dans *Algérie Littérature/Action*.